

LE SAUVAGE

JOURNAL CRITIQUE

PUBLIÉ DANS LES INTERETS POPULAIRES.

VOL. I. MONTREAL, SAMEDI, 3 JUILLET 1847. N° 2.

POLICE CORRECTIONNELLE.

UN TROP LIBRE ÉCHANGISTE.

On vient d'appeler plusieurs causes sans intérêt ; l'auditoire baile, et quelques-uns des habitués du lieu sont prêts à se retirer, en maugréant contre la stérilité désolante de la correctionnelle. lorsque l'huissier audiencier fait entendre ces mots : "Général, levez-vous ! Alors la curiosité se réveille, les regards se dirigent vers le général et l'huissier audiencier vient d'un air à se lever ; on s'attend à voir pour le moins un vieux épouvanté, un officier supérieur compromis dans quelque fâcheuse affaire ; mais l'homme auquel s'adresse l'interpellation de l'audiencier est tout simplement un de ces pauvres diables comme on en voit tant à la sixième ou septième chambre : cet individu restait immobile et ne répond pas.

L'huissier audiencier. — C'est à vous que je m'adresse, Général.

L'individu. Ah ! pardon ! je suis tellement accoutumé à m'entendre appeler par mon petit Pompador.

Général dit Pompador, est prévenu de vagabondage et d'escroquerie.

M. Prosper Renaud, marchand d'habits.

— Pour lors, monsieur le président, je passais dans la rue mes pantalons sur l'épaule. Monsieur m'aborde ; " Ah le joli pantalon, " dit-il. C'est en effet un beau morceau de cuir de laine à carreaux jaunes et noir. " J'ai envie de vous l'acheter, dit-il. Nous faisons le prix. Monsieur m'annonce qu'il veut essayer le pantalon. Dans la rue c'était difficile. Je lui en fis la remarque. " Je suis cocher qu'il me dit, voici mon écurie, j'y vais entrer. " Il entre au bout d'une seconde, il sort avec mon pantalon, tout flamboyant. Je n'ai point ma bourse. ajoutez-il ; je vais la chercher. Attendez moi à et gardez moi ceci. Monsieur part, me laissant entre les mains sa vieille culotte, un véritable anadon, quoi ! seul de votre respect. Patiens, j'attends, je ne vous en venir. Je vais chez un marchand de vin en face. Et le petit cocher ? Le cocher, me répond le marchand de vins, c'est pas un cocher : c'est un filon. J'étais refait.

M. Eustache Chandeler, autre marchand d'habits, raconte un fait à peu près semblable relatif à un paletot olive. Général dit Pompador s'était procuré ainsi un habillement complet.

M. le président. — Les témoins sont positifs, vous le voyez, Général.

Le prévenu. — Je suis innocent. Je puis avoir des certificats magnifiques : j'ai été valet de pied chez une foule de seigneurs.

M. le président. — Mais le paletot et le pantalon ?

Le prévenu. — Voici l'histoire du paletot. Je passais dans la rue St. Nicolas. Je vois à l'étalage un paletot olive. J'aime cette couleur. J'entre dans la boutique. — Combien votre paletot ? — 20 fr. — Mais combien me prendrez-vous si je vous abandonne le mien ? Oh ! alors ce sera 20 fr. de retour (On rit.) Je n'avais point d'argent sur moi, j'ai lais en chercher. A mon retour le marchand avait déménagé.

Général est condamné à trois mois de prison.

CORRESPONDANCES.

[POUR LE SAUVAGE.]

LE BAL.

Monsieur,

Je crois qu'il faudrait être bien sauvage pour ne pas connaître les règles de la politesse, aussi bien si ce n'est mieux que certaines petites bonnes dames pâles de certains petits gros marchands de ma connaissance. Je fais allusion à une charmante couple de ces femmelettes en particulier, parce que j'ai été témoin intéressé de leur incivilité.

Disons-le en passant il y a grand nombre de dames qui ne savent pas que dans un parti public il n'existe pas et ne doit pas exister de distinction aucune, elles doivent s'y attendre ; car ces distinctions déplacées servent plutôt à les rendre ridicules qu'à les faire admirer.

UN JEAN-BAPTISTE.